

La doyenne des hautes écoles

Autor(en): **Koechlin, Simon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique**

Band (Jahr): **22 (2010)**

Heft 85

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-971072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La doyenne des hautes écoles

PAR SIMON KOECHLIN

PHOTOS DEREK LI WAN PO

Cette année, l'Université de Bâle célèbre son 550e anniversaire. La haute école a connu des heures de gloire, mais aussi une année académique durant laquelle un seul étudiant s'est immatriculé.

Aujourd'hui, il serait impossible d'imaginer une université dans une petite ville de 10000 habitants. Mais il y a 550 ans, en tant que centre supra-régional, Bâle faisait presque figure de grande ville. En 1448, le concile de Bâle s'était achevé entre ses murs, au bout de 17 ans. Désireux de créer une université, des religieux érudits réussirent à éveiller l'intérêt des autorités de la ville. L'occasion se présenta dix ans plus tard, lorsque Enea Silvio Piccolomini fut élu pape sous le nom de Pie II. Piccolomini avait en effet participé en tant que secrétaire de la Conférence épiscopale au concile de Bâle et ne tarissait pas d'éloges sur la cité avec ses jolies maisons, ses écoles dirigées par les religieux, ses fontaines et ses places.

Tout est allé très vite

Bâle dépêcha son maire à Rome où celui-ci se fit remettre par le pape, en novembre 1459, l'autorisation de fonder une université. Tout se déroula très rapidement. Comme l'université avait racheté avant l'inauguration un bâtiment vide à la ville pour la somme de 900 florins, l'enseignement put débuter le jour qui suivit la cérémonie solennelle à la cathédrale le 4 avril 1460. La haute école bâloise avait donc pour ainsi dire coiffé au poteau l'université voisine de Fribourg-en-Brigau, inaugurée certes trois ans plus tôt mais qui ne put entrer en fonction que trois semaines après elle. Bâle est donc, et de loin, la plus

ancienne université de Suisse. Celles de Zurich (en 1833) et de Berne (1834) n'ont été fondées que près de 400 ans plus tard.

A l'occasion, cette année, du 550e anniversaire de l'alma mater bâloise, le Séminaire d'histoire, sous la direction des professeurs Susanna Burghartz et Georg Kreis, a retracé son histoire mouvementée dans diverses publications.

Les universités de Zurich et de Berne n'ont été créées que 400 ans plus tard.

Ces travaux sont rassemblés dans un ouvrage, mais sont aussi, pour le grand public, disponibles en ligne sur le site www.unigeschichte.unibas.ch. «Nous avons traité les informations de manière thématique et non chronologique, explique Georg Kreis. Chaque lecteur peut ainsi effectuer son propre parcours.» Sur ce portail, on trouve par exemple l'histoire des différentes disciplines et facultés, des principaux bâtiments, l'évolution de l'accès aux études pour les femmes et, bien entendu, les principales périodes de crise et de renouveau de la haute école.

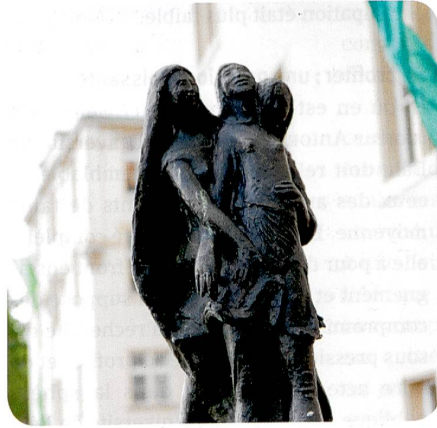
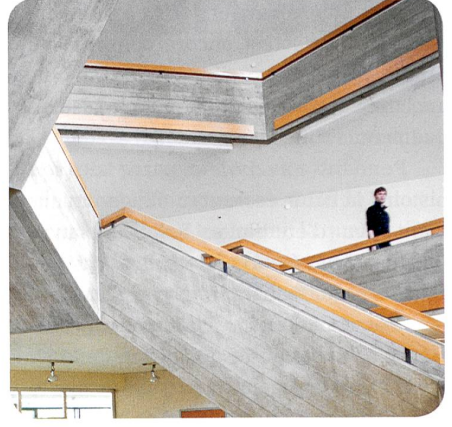
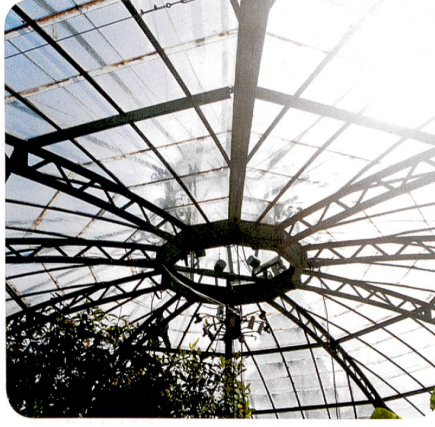
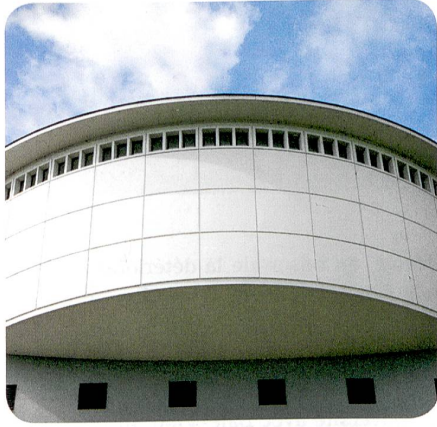
Car les premiers orages ne tardèrent pas à s'abattre sur la tête des pères de l'université. En 1501, au moment où Bâle rejoignit la Confédération, la question de sa fermeture se posa pour la première fois.

En 1529, la ville fut ébranlée par la Réforme: «La Ville de Bâle choisit de rejoindre les Protestants, note Susanna Burghartz. Ce qui provoqua de violents débats au sein de l'université. De nombreux professeurs quittèrent la ville pour aller à Fribourg.» Avec des conséquences dramatiques: sur l'ensemble de l'année 1529, on ne recensa qu'une seule immatriculation. Le parlement communal confisqua sceptre et sceau à l'université et interrompit l'enseignement. Plusieurs professeurs continuèrent néanmoins d'enseigner. En 1532, l'établissement fut placé sous l'autorité du parlement et rouvert en tant qu'institution réformée. Mais cette période fut aussi marquée par l'une des heures de gloire de la haute école. Malgré les turbulences, c'est en 1531 que le professeur de médecine Oswald Bär y effectua la première dissection anatomique, faisant ainsi de sa faculté de médecine l'une des meilleures d'Europe à la fin du XVIe siècle.

L'université joua également un rôle au niveau économique. Ce sont notamment

Un programme de festivités bien garni

Pour son 550e anniversaire, l'Université de Bâle a composé un programme bien garni qui s'étend sur toute l'année. La ville accueillera ainsi du 17 au 19 septembre une fête des sciences. A la cathédrale et à la bibliothèque de l'université, des chercheurs présenteront jusqu'en novembre des documents et des objets que recèlent les «trésors» de la haute école. Le 26 novembre, le Dies Academicus marquera la fin de cette année de festivités. Le détail du programme peut être consulté sur le site Internet www.550.unibas.ch.



les imprimeries locales qui en profitèrent. Au milieu du XVI^e siècle, la ville de Bâle abritait de nombreux imprimeurs dont des gens célèbres comme Amerbach, Petri, Froben ou Oporin. C'est chez Oporin que le médecin André Vésale qui enseignait à Padoue fit imprimer en 1543 son célèbre ouvrage richement illustré sur la constitution du corps humain. La même année, il procéda à Bâle à la préparation du squelette d'un criminel tristement célèbre qui avait été exécuté et l'offrit à l'université. Ce dernier est encore conservé au Musée anatomique: il s'agit de la plus ancienne préparation anatomique historiquement certifiée du monde.

Pendant une bonne partie de son histoire, la haute école accueillit étonnamment peu d'étudiants. Selon Susanna Burghartz et Georg Kreis, les chiffres exacts sont difficiles à trouver car la durée d'immatriculation des étudiants n'a commencé à être recensée qu'à partir de 1853. En 1776, un voyageur de passage estima le nombre d'étudiants entre 60 et 70 et pour 1827, on évoque un total de 121. «Au milieu du XIX^e siècle, un journal bâlois s'est même gaussé, affirmant que l'arrivée de chaque étudiant était saluée à la manière de celle d'un bateau par une salve d'artillerie», raconte Georg Kreis.

Mitard pour étudiants pécheurs

De fait, la haute école n'avait guère besoin de place: au début, toutes les facultés et disciplines étaient réunies dans le bâtiment de l'ancienne université, situé au Rheinsprung. Outre les salles de cours, le complexe abritait une petite bibliothèque et un jardin botanique aménagé sur la terrasse sur le Rhin. L'appariteur disposait d'un petit appartement et il y avait une petite cellule de pénitence où l'on jetait les étudiants pécheurs. Une partie de l'enseignement avait lieu dans les appartements des professeurs.

Mais des voix s'élevaient aussi régulièrement dans la population, jugeant la haute école inutile et superflue. Au milieu du XIX^e siècle, la situation s'envenima. Le projet débattu depuis longtemps d'une université fédérale destinée à l'ensemble du pays menaçait de devenir réalité. Bâle



Avec l'essor des sciences naturelles, la réputation de l'université a connu une ascension spectaculaire.

qui craignait de perdre son alma mater s'y opposa. Et en 1851 une interpellation fut adressée au Grand Conseil bâlois demandant sa suppression et sa transformation en école des arts et métiers. Mais le parlement la refusa et l'idée d'une université nationale fut également rejetée.

Avec l'essor des sciences naturelles, la réputation de l'université connut une ascension spectaculaire. L'argent afflua et de nouveaux bâtiments imposants furent érigés: le Bernoullianum en 1874, baptisé ainsi en hommage à la célèbre famille de mathématiciens dont cinq représentants effectuèrent des recherches et enseignèrent à Bâle. Puis le Vesalianum en 1885, à la mémoire d'André Vésale. Cet agrandissement s'accompagna d'une rapide augmentation des effectifs étudiants. En 1919, Bâle accueillit pour la première fois plus de mille étudiantes et étudiants. Aujourd'hui, ils sont près de 12 000.

Pourtant, il y a encore vingt ans, l'avenir s'annonçait sombre: l'ancien recteur Carl Rudolf Pfaltz envisageait publiquement en 1988 de fermer la haute

école, en raison de la détérioration de la situation financière. Cette dernière s'est améliorée de manière durable avec la décision prise en 2007 par le demi-canton de Bâle-Campagne de soutenir paritairement l'université avec Bâle-Ville. Jusque-là, sa participation était plus faible.

Se profiler: une pression croissante

Et où en est-on aujourd'hui? Selon son recteur Antonio Loprieno, l'Université de Bâle doit relever des défis semblables à ceux des autres établissements de taille moyenne. En tant qu'université complète, elle a pour devoir de mener de front enseignement et recherche, ce qui suppose des compromis. Aujourd'hui, la recherche est sous pression, sommée de se profiler et de faire acte de présence dans la sphère publique. A ce niveau, l'Université de Bâle mise surtout sur la culture et les sciences du vivant. «Les Pôles de recherche nationaux Critique de l'image et Nanosciences soutenus par le Fonds national suisse contribuent notamment à renforcer ces domaines», estime le recteur.

Mais l'avenir de l'université n'inquiète pas Antonio Loprieno. Du moins tant que le monde politique reste fidèle à la structure décentralisée du paysage universitaire suisse, précise-t-il. Les Bâlois ont d'ailleurs déjà réussi, il y a cent cinquante ans, à combattre avec succès l'idée d'une université nationale. ■